

L'imposteur sonne toujours trois fois ...

L'Unité 27/02/81

PAR PIERRE GUIDONI

JAI lu avec une stupeur attristée la chronique que « l'Unité » a consacrée au livre de Bernard-Henry Lévy « l'Idéologie française ». M'étant astreint — sans éprouver le moindre « électrochoc » — à lire ce soporifique pavé, que je trouve, pour l'essentiel, d'une affligeante banalité, je voudrais à mon tour faire part aux lecteurs de « l'Unité » de quelques réactions. Elles n'épuisent pas le sujet.

On sait que Bernard-Henry Lévy s'était déjà manifesté, à l'heure où la gauche rassemblée autour du programme commun semblait devoir l'emporter, par un pamphlet (« la Barbarie à visage humain ») où il découvrait (en 1977) l'existence du stalinisme, recopiait les critiques du leninisme faites depuis 1917 par tous les socialistes et par quelques autres, et « démontrait » que Marx menait directement au Goulag. L'ouvrage venait à son heure : il eut beaucoup de succès, de l'Institut Hoover à « Apostrophes ». A cette première imposture, succédait le « Testament de Dieu », moniment de l'obscurantisme moderne, qui devait laisser les rationalistes médusés, et les théologiens pliés en quatre. Ceux qui avaient connu Bernard-Henry Lévy du temps qu'il faisait antichambre cité Malesherbes et lui gardaient une certaine sympathie avaient appris avec soulagement qu'il s'était reconverti dans le cinéma, qui était à l'évidence sa véritable vocation : il campait, dans l'adaptation télévisée d'« Aurélien », un personnage presque silencieux qui n'était pas sans charme. Hélas, ce n'était qu'une fausse sortie. Et voilà un nouveau pensum, dont « l'Unité » a raison de dire qu'on « en reste pantois ».

Passons sur quelques détails. Les rédacteurs d'« Esprit » et les anciens de l'école d'Uriage, qui sont aussi ceux des maquis du Vercors (que

Beuve-Méry entre autres, soit un nazi, voilà une découverte), se défendent fort bien tout seuls. On sait, par ailleurs, que le respect des textes, des dates, des faits, bref la connaissance minimale de ce dont on est censé parler sont des vieilleries auxquelles ne s'attarde pas de nos jours un jeune intellectuel. Ceux qui se sont un peu penchés sur l'histoire du dernier siècle, et en particulier sur l'histoire des idées en France, relèveront sans difficulté les erreurs d'interprétation, les bouderies, les interpolations de textes, et les citations tronquées. Ils relèveront également au passage ce que ce livre doit à quelques compilations érudites bien connues, manifestement lues en diagonale avant un pillage sommaire. Curieusement, ce sont précisément celles que ne cite pas la bibliographie. Le titre même — le concept d'« idéologie française » — est emprunté. On le trouvera notamment dans l'excellent « Marxisme introuvable » de Daniel Lindenberg (1975). Tout ceci serait sans conséquence, si l'ignorance crasseuse de l'auteur ne le conduisait à affirmer comme vérités inconstatables un chapelet d'absurdités, succédant à quelques truismes. Qu'il y ait un fascisme spécifique, mais dont les sources remontent loin dans notre histoire, ce n'est pas une découverte. Que certains hommes aient préparé par leurs paroles et leurs écrits la monstrueuse élosion du racisme et de l'antisémitisme d'Etat, nous le savions depuis l'affaire Dreyfus, dont ce fut précisément le sujet.

Mais en faire « l'idéologie française » — la seule, l'idéologie dominante, celle qui régnerait en secret sur l'histoire de ce pays —, c'est une plaisanterie. Car il y a, quand même, dans le livre de Bernard-Henry Lévy, quelques grands absents. Les principaux écrivains français de ce siècle — puisque les citer serait détruire l'essentiel de la démonstration — Malraux, Sartre, Camus, Mauriac, Aragon, Gide... Et puis, tout simplement, depuis 1789 — mais on pourrait

remonter aux Lumières, montrer en quoi l'Aufklärung est liée à la primauté intellectuelle de la France, au rôle qu'elle joue dans l'Europe du XVIII^e — ceux qui en France lutent pour la démocratie, contre l'obscurantisme, contre les forces toujours récurrentes dont Bernard-Henry Lévy dénonce la menace.

Disparu, la grande Révolution et ce qu'elle signifie, qui n'est pas la Terreur, mais la tentative prométhéenne d'établir, à partir de la France, le règne de la Vertu, même si triomphent finalement « ceux qui ne voulaient ni vertu, ni terreur ». La pierre de touche, c'est la libération des Noirs, et il n'est pas sans signification qu'un des premiers gestes de Bonaparte soit de rétablir l'esclavage. Mais c'est aussi la citoyenneté des juifs, et cet afflux d'étrangers, venus du monde entier pour servir, souvent au premier rang, la République et la France, inséparablement liées dans leur esprit.

Disparus, les révolutionnaires de 1830 et 1848, et l'idéal qui était le leur. C'est qu'il faudrait dire que la filiation souterraine qui va de Babeuf à Blanqui, si elle est patriote, n'est pas xénophobe, si l'on veut comprendre pourquoi, au tournant du siècle, entre 1840-1860, dates rondes, elle a pu, chez certains de leurs épigones, le devenir. C'est par hasard que l'on apprend que le baron de Nuchingen est juif, et Balzac s'en soucie fort peu. Ce qui fut fait sous la Révolution et l'Empire — la théorie de la citoyenneté, l'égalité de Français qui se définissent comme tel par un acte volontaire — c'est un acquis irréversible. On pourrait dire que c'est là que naît la véritable « idéologie française » dont le modèle achevé nous est fourni par Michelet, en attendant Lavisse, et qui cimentera le bloc de pouvoir — le « front de classe » — de la III^e République.

La difficulté naîtra du gigantesque ébranlement qu'impose à une société rurale et structurée l'accumulation moule de souffrances à quoi se résume, pour le peuple et les pauvres, la